

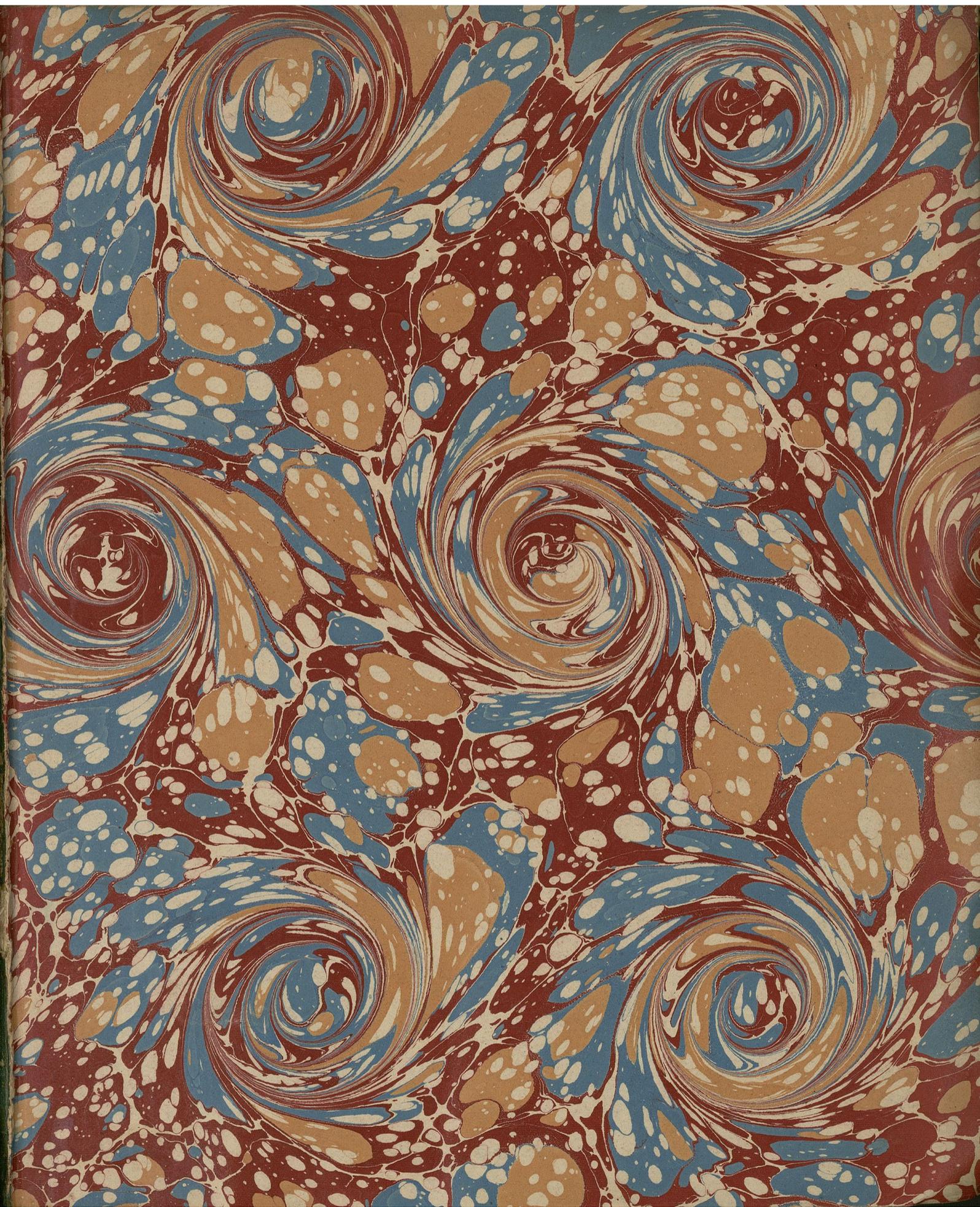
BIBLIOTECA DE LA UNIVERSIDAD

FACULTÉ
DE
THÉOLOGIE
DE PARIS
THÈSES

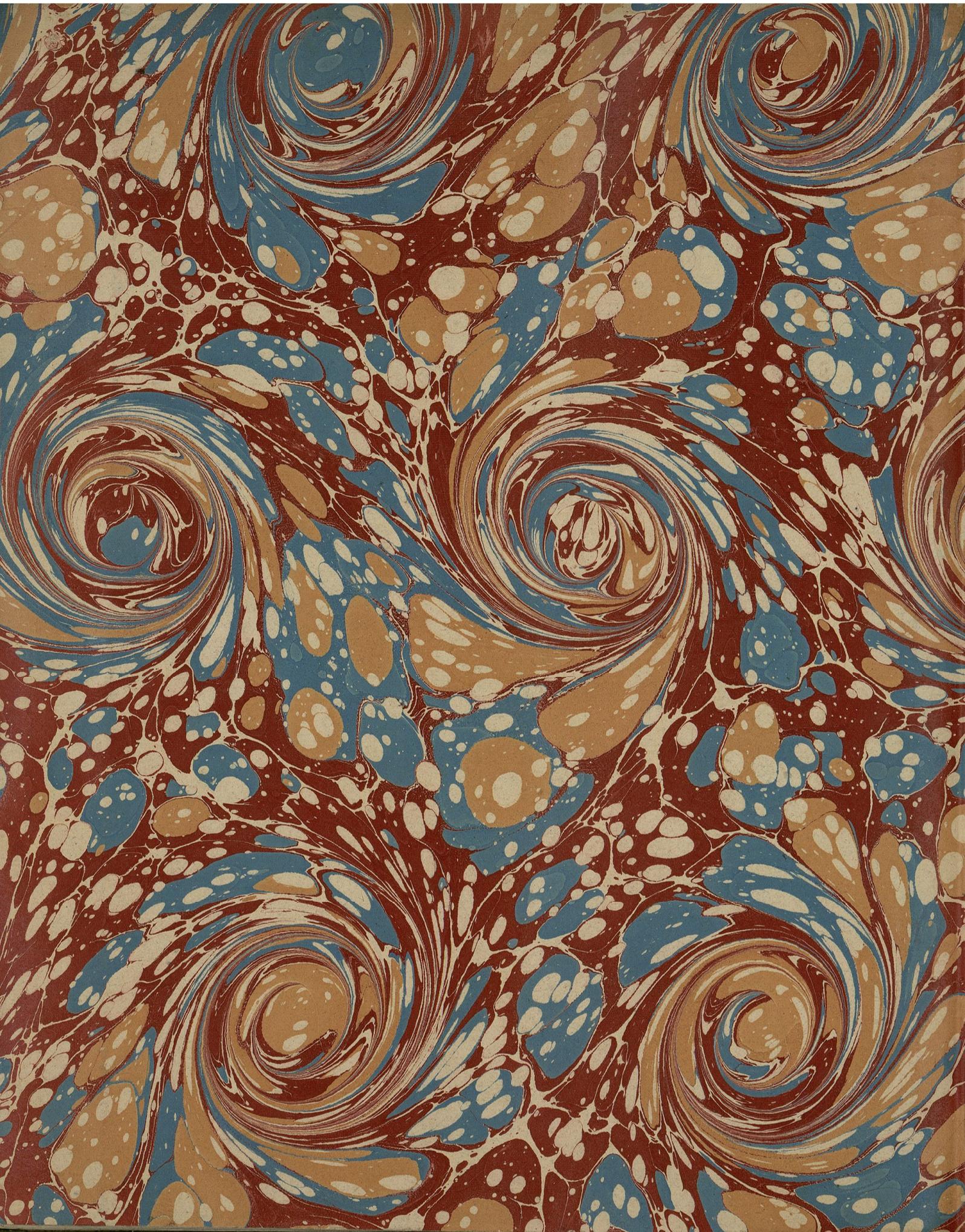
BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
M.S.
692

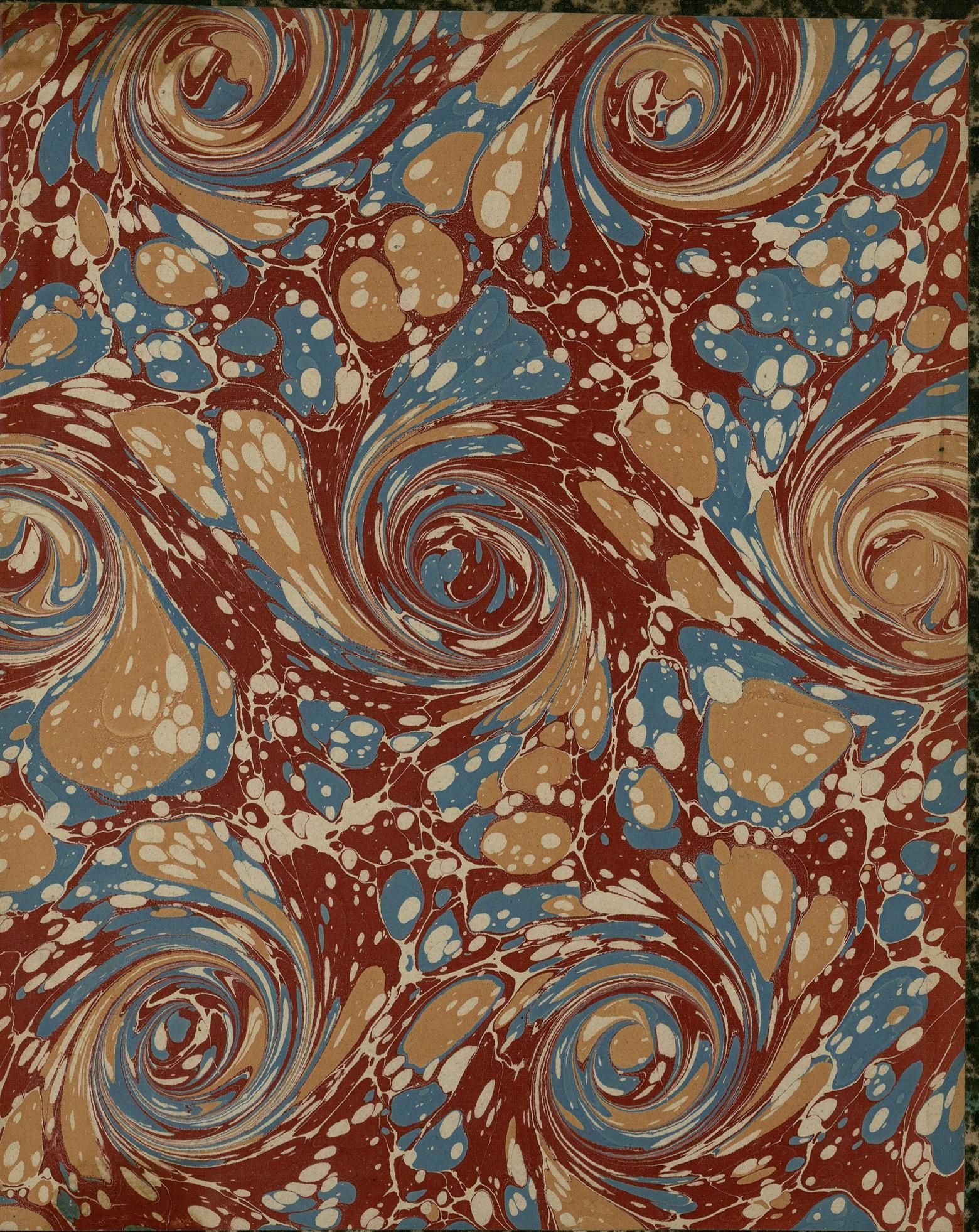


BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
MS.
692



Volume de 409 feuillets
(moins 25, 26 et 346)
20 Juin 1912





E. A. Blaupiguon.

Analyse du livre du Moine de S^r. Augustin.

277

C. A. Blaupigen

Abdruck von dem im Theater der S. Augustin.

" À ne regarder que l'extérieur je parle et vous écoutez ; mais au dedans, dans le fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Se la voit et vous la voyez ; et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une, et la même se découvre encore par toute la terre à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières. "

Les paroles, prononcées par Bossuet dans un de ses plus admirables sermons, représentent sur un des points fondamentaux de la métaphysique la doctrine de nos grands philosophes chrétiens du XVIII^e siècle ; elles expriment aussi, et d'une manière toute spéciale, l'enseignement d'un des Pères que le monde catholique et particulièrement l'Eglise de France ont le plus révéra. On croirait même qu'elles ont été inspirées à l'illustre évêque de Meaux par un ouvrage justement célèbre de saint Augustin ; au moins en offrent-elles la substance et comme le résumé. Le livre du Maître, en quelques pages serrées et nourries, contient, sur l'origine et la nature de nos connaissances, des pensées pleines de profondeur, des raisonnements exacts et rigoureux, une théorie qui fait le fonds même de la philosophie d'Augustin et qu'on retrouve dans un grand nombre de ses écrits. Aussi ses disciples et entre autres l'auteur de la Recherche de la Vérité y ont souvent et utilement puisé.

(1) Edition de Versailles, tome XI, p. 68.

Le maître qui s'adresse à ses disciples paraît leur transmettre ce qui est sa richesse et sa gloire ; il semble leur communiquer la vérité, ce trésor incomparable que, suivant une belle expression de l'évêque d'Hyppone, l'âme humaine doit aimer plus qu'elle-même. Cependant il ne se sert que de mots, c'est-à-dire de signes variables, purement arbitraires, qui par eux-mêmes n'ont aucune signification, ne contiennent rien et ressemblent à une écorce sans fruit, à un corps sans vie. Comment donc de tels signes pourraient-ils porter dans l'esprit de l'auditeur le plus réel et le plus substantiel de tous les biens ? Comment auraient-ils le magnifique privilège de produire en nous la connaissance des choses éternelles, et, pour parler un langage plus moderne, comment nous donneraient-ils les idées de raison pure ? Ils ont, et c'est là leur rôle, la faculté d'éveiller l'attention, de fixer l'esprit, d'exciter l'âme à rentrer au dedans d'elle-même pour écouter une voix plus intime et pour recevoir un enseignement plus direct ; mais là s'arrête leur puissance ; ils ne sont qu'une sorte de signal qui nous avertit de prêter l'oreille au véritable et unique maître. Le docteur d'où vient toute parole de vie est celui qui seul s'adresse immédiatement à l'âme ; qui, possédant la plénitude de la science, en répand abondamment sur tout, sans tarir, ni même diminuer une source inépuisable. Notre raison personnelle a la gloire suprême d'entrettenir avec lui d'étroites et mystérieuses communications. Elle ne reçoit, il est vrai qu'une goutte d'un océan sans rivage, qu'un rayon d'une infime splendeur ; mais cette goutte, ce rayon, cette faible et imparfaite connaissance

(1) De mendacio. Ed. Benedict. VI, col. 318.

270

D'un être illimité vaut incomparablement mieux que toutes les autres prérogatives de notre nature, compense d'une façon merveilleuse ses misères et ses défaillances, rachète ses défauts et assure à l'apraison humaine une grandeur et une dignité qu'on ne saurait nier sans blasphème.

Celle est, en peu de mots, l'analyse du livre du maître; on voit que deux pensées fondamentales le remplissent tout entier: l'impuissance de la parole humaine à donner les connaissances intellectuelles, et la nécessité pour les recevoir de l'occulte inspiration de la vérité.¹ En d'autres termes, les mots, n'étant par eux-mêmes, que des signes dénués de portée et de sens, sont entièrement incapables de contenir et de produire l'Idée; seul, le Verbe éternel, la parole vivante et substantielle de Dieu, peut sans intermédiaire communiquer à notre âme la véritable science.

Avant d'étudier ces deux principes de l'ouvrage de Saint-Augustin, il est nécessaire de rappeler à quelle occasion et en quel temps il fut composé. Adéodat, ce fils trop tôt enlevé à la tendresse paternelle, ce génie si précoce, cet esprit vif et pénétrant qui frappait d'étonnement le sage et grave Augustin et lui faisait concevoir de grandes espérances³, aimait à traiter avec son illustre père des matières les plus relevées de la philosophie et lui donnait occasion de développer de hautes et utiles pensées. Augustin recueillit une de ces conversations et il y rendit fidèlement

(1) Bossuet. — Edition de Versailles. Tome XI, p. 68.

(2) *Florere mihi erat illud ingenium.* Conf. IX, 6.

(3) *De beatâ vitâ;* ed. bened. I., col. 223.

les sentiments de son jeune interlocuteur. Le Dialogue, heureusement imité de Platon dont le docteur chrétien appréciait le prodigieux mérite, dont il goûtait le style enchanteur et la langue harmonieuse dut être composé vers 388. Augustin nous dit en effet que son fils atteignait ^{alors} sa septième année²; or nous savons qu'Adéodat, à l'époque du baptême de son père, c'est-à-dire sûrement en 387, avait environ quinze ans.³ Nous pouvons de plus nous assurer que cet entretien fut écrit peu de temps après qu'il eut été tenu; car, dans son livre des Rétractations, l'évêque d'Hippone nous apprend qu'il le rédigea vers le moment où il s'occupait de son ouvrage sur la Musique,⁴ ouvrage commencé en Italie, et seulement terminé en Numidie⁵.

1.

Pourquoi parlons nous? Quel but se propose d'atteindre l'homme qui se sert du langage? C'est évidemment de communiquer aux autres ses sentiments, de leur faire part de ses connaissances, de leur transmettre ses pensées; ce peut être encore, et dans certains cas très particuliers, d'aider, au moyen d'expressions

(1). - Tu scis illius esse sensa omnia quae inseruntur ibi. Conf. IX, vi. - Adéodat paraît encore dans le traité de la vie heureuse.

(2) Conf. IX, c. 6.

(3) id. ib.

(4) Retractat. lib. 1. cap. 12.

(5) id. — Liber 1, cap. 6. —

281

sensibles à la faiblesse de sa mémoire et de son intelligence personnelles. Tel est le rôle que l'on assigne à la parole. Une fois, lorsque nous prions, en employant les mots, nous voulons ainsi ou fixer notre imagination qui s'égaré et régler notre esprit qui se dissipe, ou exciter l'attention de ceux qui nous entourent; car Dieu qui voit les replis les plus secrets des consciences, qui pénètre le fonds des cœurs, qui est présent à chacun de nous, connaît directement les vœux que nous lui adressons et les sentiments qui nous animent. Le sacrifice de la prière s'accomplit donc réellement dans le sanctuaire de l'âme, et la parole que la bouche articule en est seulement la marque extérieure et sensible. ¹

Ainsi, dans l'usage le plus ordinaire, les hommes emploient le langage pour transmettre leur pensée. Mais ce langage n'est rien par lui-même; les mots ne sont que ce que la convention les fait être. Aussi, pour les entendre, l'auditeur doit non seulement savoir la langue dont on se sert, le sens qu'on attache à la parole, mais posséder l'idée même que l'on veut éveiller en lui. Lorsque je prononce le mot rose, je veux, par l'intermédiaire de ce terme, diriger l'attention de celui qui m'écoute vers une espèce de fleur particulière. Pour que j'atteigne mon but, il est absolument indispensable qu'il connaisse l'objet ainsi désigné. S'il n'en avait aucune notion, il ne me comprendrait pas, et une

(1) — Deus in ipsis rationalis animae secretis, qui homo interior vocatur, et querendus et deprecandus est; haec enim sua templa esse voluit... Quare non apud est locutione cum oramus, id est sonantibus verbis, nisi forte, sicut sacerdotes faciunt, significanda mentis sua causa, non ut Deus, sed ut homines audiant. — De Magistr. III. — Edit. Bened. 1. col. 402. —

telles expressions seraient pour lui parfaitement insignifiantes. En vain vous parlez de la saveur des mets à l'homme privé du sens du goût; vous tentez inutilement d'expliquer le parfum des fleurs à celui qui n'a jamais joui de l'odorat. De même, on ne saurait donner à un aveugle-né la moindre intelligence des phénomènes de la lumière; et, quelque soit l'idiôme que l'on emploie, on ne parviendra point à lui faire entendre ce que présente à nos yeux le brillant et magnifique spectacle de la nature avec son immense variété de tons et de nuances si habilement disposés.

Abais qu'on? Les maîtres sont-ils donc bannis par Augustin? Non, ils ont encore leur rôle, mais son importance est singulièrement restreinte. Le maître peut à l'aide de mots dont le disciple connaît la valeur, c'est-à-dire de mots qui réveillent en lui des notions déjà reçues, le conduire à la connaissance d'objets précédemment inconnus. Je m'adresse à un enfant qui ignore ce qu'est le palmier; je lui nomme les arbres et les plantes de son pays qui s'y rapportent par quelque endroit, et je le conduis ainsi à une idée plus ou moins nette de cette production des régions tropicales. Mais, il faut le remarquer, je pars nécessairement de ce qu'il possède déjà; je ne fais que l'engager à réunir certaines idées pour s'élever par leur moyen à une conception unique. Au fond, nulle expression, nulle combinaison de syllabes ne peut contenir une pensée, et l'apporter avec elle à ceux qui ne l'ont pas; car les mots, éminemment variables de leur nature, changeant de fait suivant les temps et les climats, n'ont aucun rapport nécessaire avec l'idée qu'on les a chargés de représenter. Ce sont des moyens purement conventionnels dont toute la force, toute la force vient de l'usage et de la volonté. Ils manquent donc de portée, d'effet, s'ils ne répondent

282

pas à une notion antérieurement acquise.

De ce que la relation entre le signe et la chose signifiée, entre le mot et la pensée, est entièrement du domaine de l'arbitraire, le langage conduit souvent à l'erreur. Il arrive que l'auditeur attache à l'expression un sens étranger à l'intention de celui qui parle; de là naît une source trop féconde de ^{confu} dissensions funestes qui à leur tour engendrent de tristes et interminables discordes. Sans doute, s'il nous était donné de descendre dans la pensée de notre adversaire, de pénétrer son cœur, de connaître ses sentiments, nous serions souvent d'accord avec lui, et l'union la plus sincère succéderait à de fatales dissensions.

Mais il faut nous servir de moyens arbitraires et subir tous les inconvénients qui résultent d'un tel ordre de choses. Saint Augustin cite quelques équivoques faciles à saisir; en voici un exemple: On dit qu'un royaume a plusieurs animaux surpassant l'homme en vertu, virtute; nous nous indignons vivement, nous repoussons avec énergie une semblable proposition; cependant celui qui s'exprime ainsi a voulu indiquer par ce terme amphibologique de virtus la force physique et matérielle, et en ce sens, ce qu'il énonçait est rigoureusement vrai.

Il est facile d'éviter de telles confusions; mais il n'en est pas toujours ainsi des diverses erreurs qui tiennent aux mots. Il y a parfois dans l'intention de celui qui parle une finesse, une pointe délicate qui échappe. Les inconvénients attachés au langage prouvent sa faiblesse, montrent son impuissance. La pensée est souvent traduite d'une façon imparfaite par le signe, et nous éprouvons, lorsque nous voulons rendre nos sentiments je ne sais quelle résistance dans les mots. Aussi, devons nous le remarquer avec Augustin, l'expression,

est bien au dessous de la connaissance; et l'on peut appliquer à ce sujet l'axiome de l'école: *Unne quod propter aliud est, vilius esse quam quod quod propter quod est.*¹

Toute espèce de langage est donc moins énergique que la pensée; le langage naturel lui-même, si touchant cependant, les larmes et les signes de désespoir ne peignent que faiblement la douleur de l'âme: ni la peinture, ni la musique, ni le plus beau des arts la poésie n'exprime exactement la forte conception qui a créé des chefs-d'œuvre pour se traduire au dehors. Ainsi la langue magnifique de Bossuet, son éloquence surhumaine, ses paroles qui ravit l'intelligence, convainc la raison, remue les cœurs ne révèle que faiblement la pensée de ce grand homme et les vues élevées de son génie. De là viennent ces soins inquiets et continuel que les esprits supérieurs accordent à leurs productions; ils sentent avec peine que leur œuvre ne manifeste qu'une partie de leur idée.

Le pouvoir des mots vient donc de la convention; celui qui parle fixe l'esprit de l'auditeur sur une notion commune à tous deux; il fixe ^{attire} son attention, il lui rappelle une pensée, il éveille en lui une connaissance, mais, en réalité, il ne saurait instruire. Les hommes sont des moniteurs², selon une expression empruntée par Mabilebranche à Saint-Augustin, mais ils ne sont pas les véritables docteurs de nos âmes. Comme si je vous montre de

(1) - *Vides profecto quanto verba minoris habenda sint, quam id propter quod utimur verbis.* — De Magistri. 26.

(2) — Je ne suis point votre maître et votre docteur; je ne suis que votre moniteur. — Tom. 1. p. 74. Ed. J. Sim. — C. St. Aug. De Mag. 46. — *Ego vero didici admonitione verborum tuorum, nihil aliud verbis quam admoneri hominem ut discat.* —

253

doigt quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse votre vue, mais je ne vous donne point la clarté, ni je ne puis vous inspirer le sentiment; je fais à peu près de même dans cette chaire. "Se vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention". Voilà le rôle de l'orateur, de tout du maître, de tout homme qui a la fonction d'instruire les autres parfaitement inodique. Il ne peut communiquer les vérités, mais seulement inviter à les chercher. Les hommes ne s'enseignent point les uns les autres.

Abalebranche.

Que conclure? "Qu'on reste juge de la vérité, et qu'on ne jure sur la parole d'aucun maître." Puisque les mots ne sont que des signes, les hommes, des moniteurs, que la parole ne transmet pas directement la pensée, mais qu'elle réveille en nous une idée endormie, qu'elle excite des sentiments affaiblis, il est non seulement légitime mais nécessaire de contrôler tout enseignement humain avec les leçons du maître intérieur. (est donc "la bassesse d'esprit, stupidité" que de se rendre ainsi (aveuglement) à l'autorité d'Aristote, de Platon ou de quelque philosophe que ce soit." Les termes sont faux, mais la pensée est vraie. Nous sommes jusqu'ici parfaitement d'accord avec l'auteur de la Recherche de la vérité. Pour son malheur, il ne s'est pas tenu là, et, comme souvent, discréditant les meilleures choses par des applications outrées, Abalebranche a tiré des principes de Saint-Augustin que nous venons de poser de fausses conséquences et des règles de conduite assez singulières.

(1) Bossuet. III serm. Sur la boussoint. - Cette comparaison se retrouve dans le sermon sur la parole de Dieu; elle est de S. Augustin.

(2) Nobilitate putare quemquam hominem alicui d'esse ab homine (duy. in 2o)

(3) Recherche de la vérité. I. IV, ch. 3

Il ne se contente pas de dire avec Augustin ce que c'est être
sottement curieux que d'envoyer son fils au collège afin qu'il y apprenne
les sentiments de son maître. (1) Dans le sens de l'évêque d'
Hippone cette proposition est très juste ; elle signifie qu'il faut aller
au collège pour y apprendre à étudier la voie de la raison et non
pour savoir l'opinion de l'homme. Il est bon en effet de le fréquenter,
non seulement pour y recevoir des leçons d'histoire et de grammaire,
mais particulièrement afin d'y étudier la philosophie. Car notre
esprit est si vif et si volage, notre imagination s'égare avec une
si désespérante facilité, les sens ont tant d'empire sur l'âme que
sans des avertissements réitérés, nous ne songerions guère à rentrer
en nous-mêmes pour interroger le maître intérieur. Est-il donc
vraiment possible de s'appliquer aux objets abstraits de la
métaphysique, à moins que l'intelligence n'ait été développée et
la raison formée par les soins d'autrui ? D'ailleurs, même pour
les esprits cultivés, combien peu sont capables de méditer, s'ils ne
sont aidés par quelque secours extérieur ! Les hommes, il est vrai,
ne sont que des moniteurs, mais ces moniteurs nous sont entièrement
indispensables. Les philosophes de l'école de Descartes, les
méditatifs, comme on disait au XVII^e siècle, ont trop méprisé les
livres et les auteurs. (2) Cependant Malebranche aurait pu

1. — Recherche de la vérité, livre IV, chap. 3 — et S. Aug.
de Magistro. 48. — Nam quis tam stultè curiosus est qui
filium suum mittat in scholam et quid magister ~~et~~ cogitet discat ?
(2) — Arnauld se raille finement sur l'ignorance de Malebranche
à l'égard des quelques faits historiques. ce Mais qu'il ! pour savoir
ces faits, il faut les avoir lus ; et les méditatifs ne lisent guère ;
parce qu'ils négligent les faits pour ne s'occuper que des vérités
éternelles et immuables. — Défenseur d'Arnauld, lettre au marquis de Roucy.

274

apprendu de saint Augustin à respecter Platon; dans le traité même de Magistro, il pouvait lire des citations de Virgile, d'Aristote et de Cicerone. Mais l'auteur de la Recherche de la vérité se contient avec peine dans la ligne de la modération, et ce beau génie reste difficilement emprisonné dans ces limites étroites, mais sûres, hors desquelles le vrai et le juste ne se trouve plus,

Quos ultra citraque nequit consistere rectum
Le brillant Disciple d'Augustin pénètre les défauts des gens d'étude, saisit les ridicules de ceux qui lient beaucoup; il poursuit impitoyablement leurs travers de sa raillerie fine, spirituelle, mais toujours un peu chagrine. Il ne voit pas les solides et réelles qualités de ces savants consciencieux, de ces érudits de bon aloi qu'il désigne trop aisément par le vilain mot de pédants. S'il lui eût suffi de dire qu'il faut réfléchir et user de sa raison propre quand on lit Aristote, Platon et même Descartes, s'il se fut contenté de rire des opiniâtres et ridicules commentateurs du prince des philosophes, il eût tiré de légitimes et très utiles conséquences des principes du maître, mais il ne s'arrête pas là; à d'excellents et sages avis, à d'importants conseils il joint des paroles amères, inspirées, il faut le dire, par l'humeur et le dépit. On voit trop clairement qu'il est du parti des modernes contre les anciens. Il se plaît à répéter que la connaissance de l'antiquité, que l'étude des auteurs conduit à l'orgueil, à la présomption; et il ne dit pas qu'elle peut servir à trouver les causes de l'erreur et à les faire éviter. Malbranche a double tort de s'élever contre

les livres, ne serait-il pas un ingrat? Sans Augustin et sans Descartes, sans ce Platon même qu'il dédaigne et dont l'évêque d'Hispanes lui a transmis plus d'une grande pensée, pourrions-nous admirer dans le philosophe de l'Oratoire tant de pages pleines de raison et génie, qui contiennent les plus sublimes conceptions de l'esprit de l'homme et les plus nobles sentiments de son cœur?

Les réserves étaient nécessaires sur un point, où, partant d'Augustin, on est arrivé, sous prétexte d'écouter le maître intérieur, à mépriser la parole de l'homme. Ce ne sont point à de telles conséquences que doit conduire le livre de Magistro. Il nous apprend non à dédaigner l'enseignement humain, mais à l'apprécier justement. D'ailleurs, après avoir fait la part légitime de la critique, nous serons plus libres de louer Abatebrunche dans les magnifiques développements qu'il donne à la doctrine de Saint Augustin sur la nature de la vérité.

Il est temps ^{en effet} de chercher quel est le docteur des âmes d'où vient toute certitude, d'où découle toute science, qui donne seul à la parole de l'homme sa force et son efficacité, et près de qui « tous sont auditeurs et disciples », ceux qui enseignent comme ceux qui sont enseignés.

Bonnet:

11.

La raison perçoit deux ordres de choses parfaitement distincts et indépendants l'un de l'autre: les objets intellectuels et les objets sensibles. Notre esprit voit et connaît directement les premiers, et les autres lui sont manifestés par les sens (1)

(1) - Omnia quae percipimus aut sensu corporis, aut mente percipimus.

Comment l'âme est-elle avertie de la présence des corps? Quelle relation existe-t-il entre les sens et l'intelligence? Comment un esprit peut-il appréhender des objets matériels? Les sont là des mystères qu'il n'est pas donné à la science humaine de pénétrer. Seulement nous sommes convaincus que nous apercevons immédiatement et par nous-même le monde extérieur; nous avons une naturelle et invincible confiance dans nos sens. Il est vrai que nous connaissons par la raison universelle les types ou les essences des corps, ou plutôt que nous concevons Dieu comme leur cause immatérielle; aussi, devant à la vue de la plus humble des plantes ou du dernier des animaux, comme en présence des magnificences de la création, notre cœur ému se transporte par un élan instinctif vers la source de la vie et le père des êtres. Mais il y a loin de cette élévation naturelle à la vision en Dieu des phénomènes sensibles, vision trièr graduellement imaginée par Abatebranche. Le système en effet recule la difficulté sans la résoudre. Si un esprit peut voir le monde des corps, pourquoi refusez-vous à l'homme cette faculté? L'auteur des vraies et des fausses idées a eu raison une fois contre Abatebranche; "Arnauld a eu raison contre
 " Abatebranche, quand il lui prouva que notre connaissance
 " du monde extérieur est immédiate, certaine et que nous ne
 " pouvons connaître les objets sensibles et les faits d'expérience que
 " par les sens et l'observation. Evidemment Abatebranche ne
 " faisait pas aux sens la part légitime; il s'égaraient dans un
 " système repoussé par la conscience; mais ce système cache recélait une
 " haute vérité. Il faut bien le reconnaître, à l'occasion des
 " objets sensibles, nous nous élevons naturellement aux idées uni-

Illā Sensibilia, hæc intelligibilia, sive, ut more Doctorum nostrorum loquar, illa carnalia, hæc spiritualia nominamus. (De Magistro.)

« verselles et nécessaires qu'ils représentent » (1)

Quel est le rôle de la parole vis-à-vis de cet ordre de chose? Elle peut d'abord fixer notre attention vers un objet qui est en face de nous. Ainsi Bossuet adressait ses vœux de son auditoire vers un tableau de la chapelle de Versailles; elle peut ensuite réveiller le souvenir d'objets précédemment perçus; et enfin nous élever, à l'aide d'idées préexistantes à la notion d'objets inconnus. Les n'ai pas vu de volcan; au moyen des idées antérieurement acquises de montagne, de fumée et de feu, on me fait parvenir à la conception du volcan. En ces trois cas, le pouvoir de la parole consiste à rappeler certains faits intellectuels, ou à diriger l'esprit vers un être déterminé; l'homme n'est donc pas instruit par les mots, mais par les choses elles-mêmes à l'aide des sens. Non verba quæ sonuerunt, sed rebus ipsas et Sensibus dicat. (2)

Il nous reste maintenant à nous occuper des idées intellectuelles; le but principal d'Augustin est de nous faire connaître de qui nous les recevons. Il n'existe, nous l'avons prouvé, aucun rapport nécessaire entre le mot et l'idée; leur relation appartient entièrement au domaine de l'arbitraire et de la convention. La parole exige donc que l'idée lui soit antérieure; elle ne rappelle que des notions préexistantes; elle n'éveille que des connaissances acquises. Le signe extérieur et sensible

(1) - Dignité de la raison humaine et nécessité de la révélation divine. p. 161.

Il est curieux, en pensant à Malebranche, de rencontrer ces lignes de Saint Augustin; (de civ. Dei, VIII, 7) le docteur chrétien parle des platoniciens; ces philosophes, dit-il, qu'à bon droit nous préférons aux autres distinguent les objets intellectuels des objets sensibles; sans enlever aux sens leur juste valeur, et sans leur accorder rien au delà de leur pouvoir, nec sensibus edimenter quod possunt, nec eis dantes ultra quod possunt.

(2) De Magistro, 39.

296

ne peut jamais contenir, ni transmettre les idées de raison pure; et comme les sens ne montrent rien de ce genre, il est indispensable de conclure que la raison humaine a la noble faculté de les percevoir par elle-même et immédiatement. Autrement, qui les lui donnerait? Nous pouvons bien, à l'aide de faits constatés par l'expérience, au moyen de phénomènes physiques dont nous avons été témoins, nous élever à la notion de ceux que nous n'avons jamais observés; parce qu'il y a une ressemblance et un rapport entre les objets sensibles. Mais comment les idées du monde des corps conduiraient-elles à celles du monde des esprits? Par quelle voie parviendrions nous à la science des choses intellectuelles, si la raison ne les voyait pas directement? Qui! l'homme ne pourrait communiquer à un aveugle l'intelligence des merveilles produites par la lumière créée, et il pourrait donner l'essence de la splendeur infinie? Si la société est une condition pour le développement de nos facultés, la parole, un moyen presque indispensable pour fixer notre attention sur des objets abstraits, ni l'une ni l'autre ne portent la vérité dans nos âmes. Nulle expression ne transmettrait l'idée de Dieu à celui qui ne l'aurait pas; en parler, c'est le connaître; entendre la signification du mot, c'est également avoir l'intelligence de l'être auguste qu'il représente. Si nous ne possédions pas naturellement les idées de causes éternelle et de substance infinie, quel maître extérieur nous en ferait part? Il faut donc pour entendre les choses supraterrestres, un autre docteur que l'homme, un autre enseignement que celui de la parole créée.

Quel est donc ce maître qui nous révèle les mystères d'en haut, les lois universelles des êtres, les principes qui ne changent pas? Qui, si ce n'est la vérité même? « Quand il s'agit des objets appréhendés par la seule raison, » car il est toujours nécessaire de se rappeler l'importante distinction

qui sépare le monde extérieur du monde intellectuel ce nous en parlons parce que nous les voyons directement dans la lumière même de la vérité dont l'âme jouit, dont elle est éclairée. (1) La vérité même est donc notre oracles et notre lumière; c'est elle qui inonde de ses feux toutes les générations, qui rayonne sur chaque esprit et lui communique une divine clarté. Dominant les différences de temps, de lieux, de mœurs, de nationalités, indépendante des variations des idiomes humains, l'immuable et éternelle vérité parle toujours et partout le même langage. C'est un astre constamment fixe à son midi dont l'éclat ne pâlit jamais. Comme le soleil crée et éclaire le monde des corps et nous le fait discerner, ce soleil immatériel illumine le monde des esprits, et manifeste les choses intelligibles aux yeux de la raison. La splendeur de la vérité est invariablement la même; ses réponses sont éternelles et nécessaires. Romains, grecs et barbares, tous entendent une seule parole, nous pouvons concevoir notre anéantissement; mais nous sentons aussi que, quand la création entière s'enfuirait dans les ténèbres du néant, quand toute raison particulière et contingente disparaîtrait, la lumière universelle des intelligences ne perdrait rien de son indéfectible éclat.

Cette vérité qui se fait ainsi entendre à tous, qui brille d'une splendeur inaltérable, qui demeure la même au milieu des incessantes vicissitudes des choses d'ici-bas, cette vérité, dit Bossuet, ce c'est Dieu même. (2) - Quel autep en effet

(1) *Lum vero de eis agitur quæ mente conspicimus, id est intellecta atque ratione, ea quidem loquimur quæ presentibus continemur in illâ interiori luce veritatis, quâ ipse qui dicitur homo interior illustratur et fruitur.* - *De Magistro.* 40.

(2) t. xi, p. 69. - Édition de Versailles.

287

peut rendre des oracles éternels, resplendir d'une clarté
que rien n'obscurit ? Quand la vérité s'adresse à notre âme,
quand elle nous parle dans le silence et le calme des sens,
c'est donc le Verbe auguste de Dieu que nous l'entendons; lorsque
nous élevons au-dessus des beautés terrestres et des sensations
bornées, nous contemplons les principes universels et les lois
générales, lorsque nous percevons l'ordre, la justice, l'amour,
nous voyons ces idées en Dieu, ou plutôt nous voyons Dieu même. Car
voir quelque chose en Dieu, n'est-ce pas voir Dieu, en qui tout est
qui est Dieu ?

Si je rentre au dedans de moi, averti par la voix de
l'homme ou poussé par un noble besoin de la nature, si j'impose
silence aux murmures de la chair et aux bruits du monde, j'entends
une parole intérieure, je vois une clarté divine; j'y trouve Dieu,
amour et vérité, l'aliment et la lumière des âmes, j'y sens la
présence du maître intérieur, de l'oracle universel, de celui qui
éclaire et qui nourrit les esprits.

Notre jour vient donc d'en haut; en communication
immédiate avec la mer sans borne de l'Être, (1) nous en
recevons quelques gouttes. Quand le ciel est pur et serein, on voit parfois
la surface d'un lac s'enflammer des feux du firmament; mais, si
quelque nuage épais vient à paraître, les brillants reflets et les
vives couleurs que l'on admirait sur les eaux s'effacent tout à
coup; de même, s'il était possible d'intercepter à notre âme
la lumière de Dieu, elle se couvrirait d'une nuit absolue, et
les idées qui font son jour s'éteindraient aussitôt.

C'est la clarté divine, présente à notre raison, qui
nous fait apprécier les opinions humaines; c'est la parole intérieure,
s'adressant à notre âme, qui nous rend juges du langage sensible.

(1) ὡς ἄλλοις ἑβίαις ἀπειρον αἴ ἰορίστον. - S. Greg.
Naz. or. in Natalit. XXXVIII, II.

La sagesse où nous puisons est parfaite et incorruptible; le docteur qui nous enseigne ne se trompe jamais. ce Nous ne consultons point celui qui se fait entendre extérieurement, mais nous consultons la vérité même qui préside à notre esprit; nous pouvons être invités par les mots à recourir à elle; mais, en réalité, le maître qui nous instruit est le Christ même, tête sacrée des âmes, c'est-à-dire la vertu immuable de Dieu et son éternelle sagesse. Toute raison la consulte; cependant elle ne se communique que suivant les dispositions de chacun. » (1)

Tous les grands philosophes chrétiens ont admis l'intuition de Dieu ainsi comprise; elle fait la base de toute métaphysique générale et élevée; elle est aussi l'indispensable fondement de la démonstration de l'existence même de Dieu. Le plus beau titre de gloire de Matabranche est d'avoir développé la doctrine de l'évêque d'Alippona avec une magnificence de langage, une noblesse de sentiments, une netteté d'expression qu'on ne se fatigue pas d'admirer. Nourri d'Augustin, pénétré de son esprit, il le fait passer dans la belle langue du XVIII^e siècle.

Dieu est présent à l'âme humaine; notre raison personnelle, particulière, contingente, participe, selon sa force et sa mesure, à la science du maître universel; elle entend son Verbe toujours vivant et toujours infallible. Quelle dignité, quel incomparable bonheur pour l'homme de savoir que ce n'est pas une créature faible et fautive, mais l'auteur de la vérité, la vérité même

(1) - Non loquentem qui personat foris, sed intus ipsi menti presidentem consulimus veritatem, verbis fortassis et consulamus admitti. Illa autem qui consultitur, docet, qui in interiore homine habitans dictus est Christus, id est incommutabilis Dei virtus atque sempiterna sapientia; quam quidem omnis rationalis anima consulit, sed tantum cuique panditur, quantum capere propter propriam sive bonam, sive malam voluntatem potest. — De Magistro, XXXVIII.

qui l'instruit et lui parle, de connaître que, s'il se recueille pour consulter la lumière dont son âme est éclairée, il voit un rayon de la splendeur infinie. « O sagesse éternelle, nous écrierai-je avec Athlebranche, vous êtes donc seule la lumière des anges et des hommes; vous êtes seule la raison universelle des esprits... (1) « Oui, lumière du monde, je le comprends maintenant, c'est vous qui nous éclairez, lorsque nous découvrons quelque vérité que ce puisse être; c'est vous qui nous exhortez, lorsque nous voyons la beauté de l'ordre; c'est vous qui nous corrigez, lorsque nous entendons les reproches secrets de la raison; c'est vous qui nous punissez ou nous consolez, lorsque nous sentons intérieurement des remords qui nous déchirent les entrailles, ou ces paroles qui nous remplissent de joie... (Aurefin) Je vous comparais aux hommes que nous appelons nos maîtres, et dont les plus sages et les plus savants ne sont que des fidèles moniteurs; car je ne pouvais me persuader que vous parlassiez incessamment à l'esprit dans le plus secret de la raison; et, quoique je susse que vous êtes la sagesse du Père, je ne m'avisais pas de penser que vous êtes aussi la nôtre, ou la raison universelle à laquelle tous les esprits sont unis et par laquelle seule ils vont raisonnable... (2)

On voit combien l'auteur des Méditations chrétiennes est rempli de Saint-Augustin; il a du reste cité en marge de cette page le livre même de Magistro; on sent aisément d'ailleurs que si la forme rappelle les plus beaux endroits des soliloques et des confessions, le fonds est principalement inspiré par l'ouvrage qui nous occupe. En lisant Athlebranche

(1) - Méditations chrétiennes, préface.
 (2) - id ————— 2^e méditation.

et en le comparant à l'évêque d'Hippone, je me disais quel,
si l'enveloppe est différente, le fruit a la même, si le
vase est d'une autre forme, la liqueur est semblable, et
que sûrement un maître unique ^{travaillait} inspira les deux écrivains.

Les hommes, a dit Bossuet, peuvent nous montrer aux
doigt la vérité: Dieu seul la peut enseigner.

Nous avons commencé cette analyse en citant Bossuet;
nous les terminons en rappelant encore la pensée de ce
grand homme. S'appuyer sur celui dont la parfaite
raison, le bon sens souverain ne s'est jamais écarté de
sa voie sûre et large où doit se tenir la philosophie
chrétienne, c'est la meilleure garantie qu'on puisse avoir
de ne pas faillir dans sa route.

289

1840

Le monde est rempli de sagesse et de bonté, et si nous sommes
à l'école de la nature, nous pouvons en tirer beaucoup de profit. C'est
pourquoi il faut que nous nous efforcions de nous en instruire, et
que nous nous efforcions de nous en servir.

Le bonhomme, à son tour, nous apprend beaucoup de choses, et
nous nous en servons à notre profit.

Il est bon de nous en servir, et de nous en servir à notre profit.
C'est pourquoi il faut que nous nous efforcions de nous en instruire,
et que nous nous efforcions de nous en servir. C'est pourquoi il faut
que nous nous efforcions de nous en instruire, et que nous nous
efforcions de nous en servir.

